

I

DEPUIS QUELQUES MOIS, j'avais pris l'habitude de me promener dans les allées sablonneuses du Stadtpark. L'approche de la trentaine, sans doute, me poussait à y chercher ces moments de calme et de solitude qui, en dehors du temps et de l'activité fébrile des grandes villes, libèrent l'esprit, attisent l'imagination, dévergoncent les pensées.

Je m'étais promené dans le froid, sous la pluie, puis sous la neige quand l'hiver était arrivé. Jamais le mauvais temps ne m'avait fait renoncer. Ce matin-là, quand je me réveillai, le soleil brillait. C'était le premier beau jour du printemps et, sous un ciel clément, ma promenade quotidienne s'annonçait plus délicieuse encore.

Mais le beau temps avait amené la foule dans son sillage. Lorsque je franchis les grilles du parc, je ne vis nulle part les quelques habitués que je croisais d'ordinaire. Étaient-ils noyés au milieu de ces innombrables badauds ou bien, usagers plus au fait que moi des migrations saisonnières, avaient-ils prévu cette soudaine affluence et s'en étaient-ils volontairement écartés ? Pour ma part, je n'hésitai pas longtemps :

j'allais regagner aussitôt l'appartement que je louais avec ma famille à la Knutzenpfulgenstrasse, résigné à réserver mes prochaines rêveries à la grisaille et au crachin.

Un événement m'en empêcha, dont je n'aurais pu à l'époque soupçonner l'importance. Au milieu de tous ces pantins qui se croisaient, qui se frôlaient sans jamais se heurter, comme s'ils étaient mus par un mécanisme précis, réglé par une puissance discrète et bienveillante, je reconnus la silhouette haute et maigre de Gustav. Son grand corps désarticulé se balançait de droite à gauche, avec un déhanchement exagéré, comme à chaque fois qu'une urgence lui faisait presser le pas.

— Karl ! cria-t-il en me voyant. Arrive, mon ami ! Le professeur Hensdorff... Il s'est blessé ! Une chute idiote dans l'escalier de la faculté... On craint une fracture. Il te réclame. Il faut que tu viennes.

J'accompagnai Gustav au chevet du blessé.

— Je vous remercie d'être venu aussi vite, Karl, dit-il en me prenant la main.

Je protestai. Il n'y avait là rien que de très naturel. Jamais je n'aurais manqué une occasion de lui prouver mon dévouement.

— Eh bien, cette occasion, enchaîna-t-il, la voilà ! J'ai un service à vous demander. Un service qui exigera peut-être quelque sacrifice mais qui, en définitive, se révélera une belle opportunité, j'en suis sûr. Connaissez-vous Ahmed Yacine ?

Ce nom ne m'évoquait rien.

— C'est le conservateur du musée Alaoui de Tunis, un ami. Un

homme admirable. Je l'ai connu à Paris lorsque j'étais chargé de cours à la Sorbonne. J'ai rarement dans ma vie rencontré un esprit à ce point avide de connaissances. Il est aujourd'hui considéré comme le meilleur spécialiste de l'archéologie tunisienne et probablement de tout le monde arabe. Il a considérablement enrichi les collections de son musée et, pour présenter ses découvertes les plus intéressantes, il a organisé une grande rencontre internationale. Il m'y a invité comme hôte d'honneur. Je ne pouvais pas refuser. Mais la rencontre commence dans deux semaines et je ne peux pas y aller dans cet état. J'ai immédiatement pensé à vous, Karl. Vous êtes un jeune homme doué et ambitieux et... Je n'avais pas encore eu l'occasion de vous en parler mais... Je deviens vieux, et la responsabilité de ma chaire commence à me peser. Ce serait une belle occasion pour vous, une occasion de prendre la relève... Je suis sûr que vous pourriez dignement représenter notre institution. Qu'en dites-vous ?

*

À cette époque, j'approchais l'idéal que mes parents avaient rêvé pour moi. Petits commerçants, ils s'enorgueillissaient de mes prétentions universitaires. Puritains, ils avaient acclamé mon mariage avec Clélia, jeune fille de bonne famille, et s'étaient félicité de la naissance de mes deux garçons, Werner et Gunther, beaux petits Germains au teint

rose, aux joues potelées et aux cheveux couleur de blé. Par chance, les parents de Clélia avaient des aspirations du même ordre, ce qui, rapporté à une jeune fille, signifiait faire un bon mariage, respecter son mari et élever avec humilité ses enfants dans la foi chrétienne. Tout n'était donc qu'harmonie dans cette heureuse réunion de deux familles de la petite bourgeoisie viennoise, qui se jouaient entre elles, derrière les tiroirs-caisses des comptoirs de leurs magasins, des histoires d'amour et de vertu qui singeaient la vie de cour de l'empire déchu.

Bien qu'elle n'en eût pas conscience, Clélia était plutôt jolie fille. Blonde et froide, assez discrète et peu dérangeante, elle avait des goûts modestes et n'était pas dépensière. D'un certain point de vue, je ne pouvais que me féliciter de mon mariage. Je n'avais d'ailleurs, jusqu'à ce jour, pas même envisagé que ma vie eût pu prendre un tour différent. À défaut d'autres horizons, j'avais fait miennes les aspirations médiocres de mes parents et je me complaisais sans arrière-pensée dans cet arrangement confortable, qui me permettait de me consacrer entièrement à mes études.

On comprendra le choc que fut pour moi la proposition du professeur. Jamais je n'avais eu l'occasion de voyager, je ne m'étais même jamais demandé si j'en avais le désir. Une porte s'ouvrait sur l'inconnu, et mon premier mouvement fut de reculer. Mais très vite, je ressentis au fond de moi comme un appel, étrange et inattendu, un désir nouveau de me confronter à des réalités différentes. Pendant toute mon existence, qui n'avait été qu'une longue et répétitive circumnavigation dans un périmètre de quelques

kilomètres autour du lieu de ma naissance, je n'avais fait que reproduire, comme un miroir, les modèles qui m'avaient été donnés, sans qu'aucune possibilité ne me fût jamais laissée d'en choisir d'autres. Qui étais-je en fin de compte ? Notre personnalité n'est-elle pas la résultante de nos choix ? Quelle personnalité peut-on revendiquer quand on n'a jamais eu à choisir ?

Toutes ces réflexions se pressèrent en moi pendant les quelques secondes que je mis à répondre au professeur. Mais puis-je réellement parler de réflexions ? Il ne s'agissait pas d'élaborer un raisonnement, je n'en avais pas le temps. C'était plutôt un de ces moments étranges où le rêve se mêle au réel, où l'on sent, plus que l'on ne comprend, que son existence bascule ; où les questions anciennes trouvent subitement leur réponse, amenée par une vague de lucidité euphorique et passagère.

Le professeur Hensdorff me connaissait depuis longtemps déjà, et je l'avais déjà reçu chez moi, avec Clélia et les enfants. Nous formions l'image d'une famille unie, et il pouvait craindre que cet attachement ne soit pour moi un obstacle. C'est donc avec soulagement qu'il accueillit mes manifestations d'enthousiasme. Il considéra, l'âme en paix, que l'affaire était conclue.

*

Quand je racontai à Clélia ce qui s'était passé, elle s'affola et me posa mille questions sur la santé du professeur. Elle avait pour ce vieillard doux et bienveillant une affection sincère et désintéressée. Dans les réunions mondaines où nous le croisions régulièrement, il était devenu pour elle un refuge, un abri contre les conversations pédantes et l'humour arrogant des jeunes cercles universitaires. Mais quand je lui avouai que j'avais immédiatement accédé à sa demande, elle oublia le professeur et ses joues blémirent.

Werner venait d'avoir deux ans. Gunther était encore au sein. Nos moyens ne nous permettaient pas de nous offrir les services d'une nurse et Clélia, qui se remettait à peine des fatigues de la maternité, ne se sentait pas la force d'assumer seule les enfants. Elle tenta de me fléchir, de me faire comprendre à quel point cela serait difficile pour elle, que le moment était très mal choisi, qu'une autre fois sûrement une occasion semblable se présenterait mais que, par pitié, pas maintenant, il ne fallait pas que je la laisse maintenant.

Mais ma décision était déjà prise. Quand elle se rendit compte que ses efforts seraient vains, pour la première fois depuis que je l'avais rencontrée, elle se fâcha. Elle vociférait sans retenue, les traits enlaidis par la colère. Elle me taxa d'égoïsme et, maudissant mon indifférence, me martela le torse de ses petits poing débiles.

Son attitude n'eut pour effet que de me raidir davantage. Je répliquai en l'accusant de vouloir freiner ma carrière.

— Les relations que m'apporterait ce voyage, dis-je, je mettrais dix ans à me les acquérir à Vienne !

Ainsi, le coupable se posait en victime. C'était elle l'égoïste, elle qui voulait me couper les ailes et m'interdire de m'élever au-dessus de la médiocrité de notre existence. Je dénigrai si sournoisement la façon dont elle assumait son rôle d'épouse qu'elle finit par fondre en larmes.

Je savais alors que j'avais gagné. Âme fragile, esprit sans élévation, elle était persuadée que le meilleur office qui pût lui échoir sur terre était celui d'épouse modèle, dévouée à un mari dont elle devait soutenir les ambitions, prête à lui sacrifier son bonheur, attendant comme seule rétribution les honneurs dont il se couvrirait et qui seraient l'apanage de son total dévouement, de sa parfaite abnégation.

Vaincue donc, elle accepta tout, me donna sa bénédiction et promit de m'aider dans mes préparatifs. J'eus beau jeu ensuite de feindre la douceur, la compréhension et la gratitude. Mais ce n'était guère que pour m'assurer qu'elle garderait ces excellentes dispositions jusqu'à mon départ.

*

Dans les librairies que j'avais l'habitude de fréquenter, je ne trouvai à propos de la Tunisie qu'un atlas élaboré par l'administration française. Cela ressemblait plus à un panegyrique de l'action de la métropole, destiné à appâter le candidat à l'aventure coloniale, qu'à un ouvrage de géographie. Mais il n'en fallait pas plus à mon imagination, prête à

s'enflammer à la seule évocation des souks, des médinas ou des oasis à la lisière du Sahara. Je passai de longues heures la nuit, étendu sur mon lit, sans trouver le sommeil, rêvant à ces horizons nouveaux, sauvages et enivrants, que les quelques photographies de l'atlas ne faisaient qu'évoquer, mais auxquels mes fantasmes achevaient de donner la couleur et la vie. La journée, mon esprit fatigué vaguait d'une idée à l'autre, sans pouvoir se fixer sur aucun travail. Mon bureau à la faculté me semblait plus étroit que jamais et l'odeur familière de mes vieux livres empoussiérés me donnait la nausée.

À la maison, pourtant, je feignais l'indifférence. Je ne parlai plus de mon voyage que comme d'une corvée que m'imposait une juste reconnaissance envers tout ce que le professeur Hensdorff avait fait pour moi par le passé, ou comme d'une étape essentielle de mon parcours académique. En définitive, cela profiterait à toute la famille. Clélia, qui avait toujours souffert de la modicité de nos revenus, ne devait-elle pas être la première à s'en réjouir ?

À mesure que la date du départ approchait, j'avais pourtant de plus en plus de mal à cacher mon excitation. Clélia n'était pas dupe, j'en étais sûr, mais notre querelle lui avait laissé un goût amer, et elle n'osa plus m'adresser le moindre reproche.

*

Quand arriva enfin le 8 juillet, j'étais fin prêt.

Les adieux furent sommaires. Nous étions en bas de notre

immeuble. Le taximan venait d'embarquer la malle obèse qui contenait tout ce que Clélia avait jugé utile à mon voyage. Elle se tenait devant moi, raide, les yeux rougis, le visage fermé. Tristesse ou colère ? Sans doute les deux. À dire vrai, je ne tenais pas à le savoir.

Pour me mettre au diapason de ce qui semblait devoir être un moment lugubre et solennel, je me composai un visage grave. Je lui donnai une accolade sans chaleur, lui recommandai d'embrasser les enfants pour moi et montai sans hâte dans le taxi. Mais dès que l'automobile eut tourné le coin de la rue, je me mis à rire comme un fou. Seul, sur ma banquette, je me sentais l'âme légère du prisonnier qui, s'étant évadé à la barbe de son gardien, ne se réjouit pas tant de la liberté retrouvée que du bon tour qu'il vient de lui jouer.